UNE Femme qui trompa LA JUSTICE.

MME MANSON

Comment ne dit-elle jamais la vérité ? demande un confrère au sujet de Mme Steinheil. Cet étonnement surprend : tant de femmes ont été perdues par cette manie, ce besoin, cette névrose du mensonge,—le mensonge si bas et si lâche qu'il rend les plus pitoyables incapables de pitié envers celle qui ment ! Comme le XXe siècle, le XIXe a eu sa menteuse célèbre. Ce fut l'affaire Fualdès qui la mit en évidence. Le nom de Fualdès évoque encore des images terribles : meurtre infâme conseillé par la cupidité, peut être par la vengeance, accompli par une association monstrueuse d'intérêts, de passions, de vices, sur le plus dégoûtant des théâtres. Cet assassinat d'un ancien procureur impérial dont l'instruction, tant à Rodez qu'à Albi, dura deux ans, terminée chaque fois par une quintuple condamnation capitale, demeura cependant, et demeure toujours enveloppé de mystère de plus d'un côté; grâce à une femme qui, par ses réticences, ses faux aveux, ses crises de nerfs et ses évanouissements admirablement dosés, préparés, feints ou réels, mais toujours opportuns, égara, énerva, trompa la justice durant tout le procès. Cette femme, c'est Clarisse-Françoise Engelrand - Manson ; elle lassa la patience des magistrats au point d'être un instant inculpée comme complice du monstrueux assassinat.

Elle demeure un cas étrange pour des mentalités saines. Pourquoi mêlait-elle à cette sanglante affaire son nom honorable? Pourquoi, alors que nul soupçon ne l'effleurait, amena-t-elle la justice à l'accuser de complicité ? Il est probable que, poussée par les suggestions morbides de sa vanité d'hystérique, elle ait voulu attirer sur elle une partie de la curiosité publique passionnément remuée par l'affaire. Elle espéra sans doute pouvoir diriger cette curiosité selon son bon plaisir: elle lui livrerait assez pour se rendre intéressant, et pas assez pour se compromettre,—elle comptait sur son génie du mensonge pour empêcher les investigations de dépasser les limites qu'elle leur avait assignées dans son esprit.

Cet espoir prouve que chez les femmes criminelles, en dehors d'une certaine entente de leur intérêt d'ailleurs purement instinctif et souvent insufflé, il n'y a d'égale à leur débilité d'esprit que leur vigueur physique. Car Mme Manson, d'une part, témoigne d'une imbécile ignorance de la foule, quand de tout son cœur léger de jolie femme uniquement préoccupée de briller aux yeux de ses admirateurs, elle crut, par ses mensonges, arrêter la foule toujours brutale et toujours excessive dans ses bons comme dans ses mauvais instincts ; et il faut constater qu'elle fit preuve d'une étonnante vigueur physique pendant les deux années que dura le procès.

Rappelons brièvement les faits de cette cause célèbre.

Un des premiers jours de la Restauration, par un matin brumeux du mois de mars, Mme Manson rencontra un de ses nombreux admirateurs, le lieutenant Clémandot. Il lui reprocha de n'être point venue à un rendez-vous convenu la veille. Elle répliqua en lui racontant une histoire qu'il tint pour une histoire de brigands; elle avait failli être tuée: au moment où elle passait devant une maison de la rue des Hebdomadiers, elle avait été brusquement poussée à l'intérieur, et là, par la fente d'une cloison, elle avait vu assassiner Fualdès.

Parmi les assassins, il y avait deux hommes connus à Rodez, Bastide et Jansion, amis et commensaux de la victime. Bancal et sa femme, les propriétaires de la maison, et quatre autres malfaiteurs, prêts à tout pour gagner de l'argent. Le malheureux Fualdès, bâillonné avait été entraîné dans la cuisine de la maison ; on commença par lui faire souscrire des billets, puis Jansion lui porta le premier coup. Mais il faiblit à la vue du sang ; alors Bastide lui arracha son couteau et une lutte terrible s'engagea. Fualdès encore robuste pour son âge se débat désespérément. Par trois fois il renverse la table sur laquelle on le tient étendu pour pouvoir le " saigner " plus à l'aise. Par trois fois il en traîne à terre tous les misérables acharnés après lui. Mais finalement le nombre de ses adversaires aura raison de son courage. Pendant qu'on lardait littéralement Fualdès de coups de couteau, le sieur Bancal s'empressait de le dépouiller de ses bas de soie chinée — seul bénéfice qu'il avoua lui-même avoir retiré de sa complicité. La femme Bancal recueillait, à mesure qu'il coulait, le sang de la victime dans un baquet rempli de son et elle remuait le mélange avec la main. Ensuite, les Bancal donnèrent ce sang-ature à leur porc.

Un mouvement trahit la présence de Mme Manson. Aussitôt Bastide fouille la maison, découvre Clarisse Manson dans le cabinet où la Bancal l'avait enfermée et veut la tuer pour éviter qu'elle ne parle. Mais Jansion s'oppose à ce nouveau crime et la reconduit chez elle.

Ce que Mme Manson se garde de dire à Clémandot, c'est qu'elle n'avait pas été poussée chez les Bancal, mais que, déguisée en homme, elle y était bien volontairement, puisqu'elle y avait un rendez-vous. C'est même pour cacher cette vérité qu'elle échafaudera par la suite un prodigieux edifice de mensonges.

A peine Clémandot avait-il quitté Mme Manson qu'il apprit la découverte du cadavre de Fualdès dans l'Aveyron. Il courut chez le préfet et lui fit part du récit de Clarisse. Celui-ci convoque Mme Manson, mais Clarisse s'est ressaisie, elle commence à craindre les conséquences de son bavardage, elle craint d'abord qu'on ne sache qu'elle était de propos délibéré chez le Bancal et redoute la vengeance des assassins.

Donc, elle nie tout, et, comme Clémandot, furieux et ne voulant pas passer pour un menteur, provoque les frères de Mme Manson, elle est obligée de convenir qu'elle lui a fait le récit qu'on sait, mais elle lui dénie toute authenticité, elle a tout imaginé, tout inventé, pour taquiner Clémandot ! A partir de ce moment les mensonges de cette femme touchent au génie. Et cela dura deux ans pendant lesquels Mme Manson multiplia les aveux, les lettres, les rétractations, les scènes dramatiques, les grands gestes, les évanouissements. Deux ans pendant lesquels elle déshonora son vieux père, occasionna des duels, poussa au désespoir Clémandot qui l'aimait, nargua, affola, énerva la justice au point qu'on finit par la mettre en prison.

Cependant, pour conserver à ce procès son véritable caractère, il faut rapporter l'allocution du président des assises à Mme Manson, l'adjurant de dire la vérité :

—Madame lui dit-il, le jury, la Cour, le public sont convaincus que vous avez été " poussée " dans la maison Bancal par un incident imprévu, indépendant de votre volonté, on vous considère comme un ange destiné par la Providence à éclairer un affreux mystère. Quand même il y aurait eu faiblesse de votre part, la déclaration que vous allez faire, le service immense que vous pouvez rendre à la société en effaceraient le souvenir.

Je n'étais pas dans la maison Bancal répond elle. J'ai fait des aveux imprudents, ils sont faux, je les rétracte! Et elle s'évanouit. Mais, dès que les accusés font mine de ne plus la craindre, elle crie, en proie à une exaltation fébrile :

—Il y avait une femme chez Bancal! Bastide a voulu la tuer, Jansion a été son sauveur!

Elle se joue des assassins elle se joue de la Cour, ce qui ne l'empêchera pas de perdre froidement son sauveur, alors que, la vérité enfin connue, elle pourrait le sauver d'un mot. Dans l'ivresse du mensonge, elle salit les sentiments les plus généreux et les plus sacrés en feignant de les éprouver, de leur sacrifier ses affections:

—Que M. Clémandot se batte avec mes frères, que toute ma famille périsse, je n'en certifie ai jamais un fait faux qui la déshonore à jamais. Je suis décidée à subir tous les événements. La vérité se découvrira, je l'espère, j'y aiderai de tout mon pouvoir!

Et elle jure de grands serments elle ment avec virtuosité, avec amour, avec passion. Elle a commencé tous ses mensonges pour cacher qu'elle allait à un rendez-vous chez les Bancal? Pour cacher la vérité, elle fera mieux : elle s'invente un admirateur.

— Le 17 mars, à neuf heures du soir, j'étais chez M. Pal. Voilà la vérité vraie. Si je connaissais les assassins, s'il était en mon pouvoir d'éclairer la justice, nulle considération ne pourrait m'arrêter !

Elle convainquit si bien tout le monde qu'elle ne dirait jamais un mot véridique que la défense suprême des accusés consista longtemps à supplier Mme Manson de dire la vérité—tellement ils étaient sûrs qu'elle était incapable de la dire : même les avocats, —gens pourtant circonspects — l'adjurèrent de parler. Le défenseur de Bastide ne s'écria-t-il pas :

—Qui peut vous empêcher de dire la vérité ? C'est au nom des accusés que je la réclame. Qu'auriez-vous à craindre de leur vengeance ? Ils sont dans les fers !

Il fut réservé à Bastide d'émettre une appréciation juste sur les mobiles qui avaient poussé Mme Manson à se conduire comme elle l'avait fait : du fond de son âme criminelle, il avait compris cette mentalité de femme perverse; il s'écria à un moment donné:

—Comment les magistrats peuvent-ils attendre la vérité de la bouche d'une comédienne qui vise à la célébrité, faisant peu de cas des moyens, la vertu ou le crime, pour y parvenir ?

Bastide en l'occurence fut un bon psychologue, Mme Manson voulait qu'on s'occupât d'elle. Elle bavarda par vanité, elle mentit par vanité, elle s'obstina par vanité. Cet exemple explique peut-être un cas actuel.

Dernière Conquête

DRAME DU CŒUR

Sa fortune compromise, sa jeunesse finie, le marquis de Silviac se retira à la campagne.

A cinquante ans, avec sa haute taille, ses traits réguliers, la volonté nette et froide de ses yeux bleus, rien ne transparaissait de la ruine intérieure où l'avaient conduit vingt-cinq années de vie à outrance : et s'il laissait voir, à ses tempes, quelques fils blancs, on eût dit, à cause de sa moustache demeurée noire, plutôt une coquetterie. Il lui restait une vingtaine de mille francs de rente, un château de quelque style. Et le cadre, ainsi gardant une apparence de richesse encore, prolongeait, par une conformité nouvelle, l'harmonie de l'homme avec les choses extérieures.

Ne laissant en arrière de soi rien à quoi il se fût attaché, il se consola très vite avec ses chevaux. Il ne savait de plaisir comparable à celui de galoper sur les mousses ; et, après les émotions du jeu et des duels, épuisées depuis longtemps, seule encore le passionnait la lutte contre l'effroi de l'animal pour quelque saut d'obstacle où peut-être il se briserait les reins. C'était pour lui, d'ailleurs, ainsi qu'un symbole de sa vie. Comme le cheval sous les muscles de ses jarrets, il avait ployé sous sa volonté les événements. L'amour même lui avait paru une sorte de domptage : il y avait plutôt recherché l'orgueil de triompher par sa science et par son habileté que la joie du cœur.

Vers la fin de l'été, cependant, lorsque reparurent les hôtes des châteaux voisins, il fut heureux de retrouver, ainsi qu'une atmosphère nécessaire, l'environnement mondain dont il avait été coutumier; les souvenirs, souvent revécus dans l'isolement, à travers les fumées de la cigarette, il éprouva un charme nouveau à les revivre dans l'environnement du babil ou du parfum des femmes.

A cause de sa retraite inexpliquée, du prestige aussi des amours anciennes, que du mystère encore élargissait, une curiosité poussait vers lui les jeunes femmes. Mais, philosophe, soucieux aussi de ne point compromettre une gloire passée, il se bornait au plaisir de troubler leurs cerveaux par des paradoxes sur l'amour, la vertu, par des théories d'homme blasé que seuls pouvaient faire admettre son grand air et son tact impeccable. Elles en riaient, ainsi qu'à de brillantes fantaisies de son esprit; et dominées par sa connaissance de la vie, elles se laissaient retenir par le charme vague d'un amour qu'elles sentaient les envelopper toutes, un amour paternel presque, indulgent à leurs défauts autant qu'à leurs caprices ; tandis que lui, souriant aux flirts qui l'environnaient, gardait une sérénité de vieux lutteur qui ne daigne plus descendre dans l'arène.

II

En cet état d'esprit, un jeu, singulièrement, captiva l'attention de Silviac. Ce fut l'empressement de Paul de Trémont auprès de Mme Herbley. Pendant une semaine, comme un vétéran aux labeurs d'un conscrit, il s'intéressa aux allures du jeune homme. Il observait ses airs rageux et ses découragements, il notait ses progrès et ses retards, ses habiletés parfois, mais ses imprudences surtout et ses fautes. Puis, ce qu'il avait prévu arriva. Paul de Trémont, jugeant insurmontable la vertu de la jeune femme, battit en retraite peu à peu, désespéra définitivement.

Très sceptique, Silvain, sous un dédain de la jeunesse actuelle, sentit monter du fond de lui-même un obscur regret. Et de ce regret, bientôt commença de s'éveiller une tentation. L'orgueil d'un triomphe possible encore le hantait, et la gloire de l'emporter une dernière fois sur les autres ramenait devant sa pensée l'éternel but : une conquête nouvelle.

L'échec de Trémont avéré, Silviac se résolut.

Très jeune, l'air virginal, sous ses bandeaux à la Botticelli, avec l'étonnement demeuré dans ses grands yeux bleus, Mme de Herbley lui paraissait sommeiller dans l'ignorance de soi-même ; avec de lentes prudences, il tenta d'ouvrir son esprit à la vision d'un monde de rêves que la femme pouvait créer autour de sa beauté: un monde d'adorations où, reine, sans liens dont elle fût emprisonnée, elle gouvernait de son vouloir despotique, de son bon plaisir, de son caprice.

Surprise d'abord, Mme Herbley ne se déroba pas. Les attentions de Silviac au contraire, mettaient à ses regards une flamme de vanité. Elle s'amusa de ses idées, les accueillit avec des rires comme si leur exagération même les eût rendues sans danger.

Etait-ce la coquetterie perverse des femmes naïvetés ? Dissimulait-elle un plaisir, ou s'amusait-elle de lui, pressentant dès le début, avec son sûr instinct de femme, les secrètes intentions qu'il dissimulait ? Ce fut-elle, bientôt, qui parut se complaire à ces entretiens, qui les rechercha. Elle-même le provoquait à des discussions délicates, où, sous une apparence de le vouloir convaincre, elle se laissait désarmer peu à peu de ses propres arguments. Puis, ses railleries devinrent plus rares, moins assurées.

Elle subissait, avec un trouble pensif, le déroulement de la conception particulière de la vie qu'il lui imposait.

De son regard expérimenté, Silviac suivait l'infiltration lente du poison. De l'obscur s'épandait sur le front, tandis que l'esprit, sous sa parole habile, s'ouvrait à des songeries et que le cœur lui-même semblait se gonfler.

De jour en jour, dans la mélancolie de l'automne, sous l'or naissant des feuilles par les tièdeurs dernières des après-midi où, lente, elle s'alanguissait elle avait de longues rêveries dont elle sortait avec des besoins d'activité physique et auxquelles, ensuite, elle retombait avec des soupirs plus profonds.

Il lisait en elle, clairement. Des frissons de peur parfois, traversèrent le sourire de la jeune femme. Mais elle s'abandonnait de plus en plus; le regard perdu, comme suivant, vers l'infini, des vols lointains, elle laissait l'amour passer sur elle, ainsi qu'une brise parfumée, ainsi qu'un flot dont la caresse emporte hors de la vie parmi des songes ingénus et éblouissants.

Visiblement, à de certaines heures, des soifs languides la tourmentaient. L'éternel désir d'inconnu, de plus loin que la vie, se matérialisait en des imaginations plus proches et tangibles. L'irréalisable descendait de sa hauteur, revêtait des formes terrestres et penchait sur son front des baisers.

Il sentait se pétrir comme une cire molle, sous sa volonté, la volonté de la jeune femme. Elle s'épanouissait à son souffle, comme une fleur au soleil de midi, plus belle, d'un rayonnement intense, moins virginale déjà, avec une vie plus haute en le mystère profond de ses regards. Ses yeux, parfois, se levaient un moment vers Silviac avec un étonnement, une admiration. Puis ses paupières se fermaient à demi, elle l'écoutait chanter l'amour.

Et c'était ainsi que des roses tombant autour d'elle, tandis que la parole de l'homme, comme une lyre d'or, égrenait des notes vibrantes qui l'emportaient sur leurs ailes.

III

Ce jour-là, comme on chassait en forêt, Silviac, d'abord discrètement éloigné de Mme Herbley, se mit à la recherche. Il voyait le moment venu, son œuvre menée à bien jusque-là, de tenter un effort décisif. Mais ni dans le gros de la chasse ni dans les allées latérales, il ne découvrit, sur le clair-obscur des fourrés sur le ciel lointain des avenues, la silhouette de la jeune femme.

Il rentra soucieux, mélancolique un peu.

Lui-même, insensiblement, s'était pris à ses propres paroles. La campagne aussi, avec sa large s lendeur, ses troubles mystérieux, apportait un changement dans l'atonie résignée de son être. Et tandis qu'il leurrait son esprit de l'orgueil d'un triomphe, la beauté de la jeune femme éveillait en lui un amour véritable, ardent à la fois et fait de tendresse et de reconnaissance. Son cœur vivait encore; il y entrevoyait, pareille à des douceurs de soleil d'automne, une imprévue floraison de jeunesse.

Le soir, les invités réunis dans le salon, Silviac, enfin, rejoignit Mme Herbley; elle était plus belle, justement, que jamais encore il ne l'avait vue, les yeux plus brillants, presque humides, une langueur dans son sourire.

—Comme cette journée, dit-il, m'a paru longue!

—Vraiment?

Je n'avais espéré, de toute cette chasse, que le plaisir de causer avec vous....

Elle le regarda, comme étonnée, irritante de naïveté feinte :

—Vous aviez quelque chose à me dire ?

—Oui.... que je vous aime !

Elle éclata d'un rire aigu, fou, qui ne s'arrêta plus.

A ce rire, Silviac vit que Paul de Trémont se retournait et souriait ainsi qu'à la caresse d'une musique aimée. Une pensée le traversa comme un éclair. Puis, à la façon dont les regards du jeune homme et de la jeune femme se prirent une seconde mystérieux et ravis, à la lenteur ensuite avec laquelle ils se détachèrent, la vérité lui apparut. Il comprit que les jours précédents, tandis qu'il parlait, c'était l'image de Paul de Trémont qu'évoquait la pensée de Mme Herbley. C'était lui que son rêve allait trouver ; c'était sur ses lèvres qu'elle transposait les paroles d'amour dont il avait peu à peu enlacé sa volonté. Un à un, ainsi que les pétales d'une fleur, il avait effeuillé d'elle les respects, la dignité, la pudeur où sa vertu se renfermait.

Silviac, pour la première fois, sentit son cœur se serrer étrangement. Héroïque, il sourit. Mais, s'étant incliné devant Mme Herbley, il quitta le salon où chatoyaient les claires toilettes des femmes, allant, pour une retraite définitive, s'asseoir à une table de jeu.

LETTRE —DU— FUSILIER BRIDET.

A Monsieurre,

Monsieurre Jean-Népomucène Ignace BRIDET, mon père, ou dans le cas qu'il n'y serait pas à la femme Fréclile-Clandestine BRIDET, sa conjointe ou dans le cas qu'elle n'y serait pas à Jacquet-Séraphin BRIDET, dit le Futé, mon frère de lait à l'hameau de l'Epine près Saint-Séverain par Aubeterre.

Charente,

France, Europe, Ancien Continent.

Chers parents,

Je suis-t-enfin arrivé-z-au corps dont je vous envoie ces deux mots de billet pour vous dire que ma santé se porte bien quoi que le régime du régiment ne me réussit pas du tout—mais là, du tout,—je profite que je peux vous envoyer ces deux mots de billet pour vous dire que je m'ennuie à crever quoique, jusqu'à présent, je n'ai encore eu aucun agrément,—donc, je profite que je peux vous envoyer ces deux mots de billet pour vous dire que je n'ai pas besoin d'argent—vu que j'ai-t-ici tout ce qu'il me faut; cependant—si, quelquefois que vous pourriez m'envoyer une pièce de trois francs, ça me ferait de l'agrément, mais ne vous gênez pas pour cela—cependant, si, quelquefois, mon frère pourrait m'envoyer une pièce de quatre francs—ça me ferait plaisir, seulement dites y qu'il ne se gêne pas pour cela vu qu'ici on nous donne tout ce qu'il nous faut.—Cependant,—si par hasard que vous pouviez m'envoyiez....ça ne serait qu'une pièce de six francs, ça me causerait de la félicité, vu que j'en ai besoin pour faire le jeune homme, mais je vous le répète, ne vous gênez pas,—mon Dieu, ne vous gênez pas.

Dites plutôt à mon frère de me l'envoyer sans se gêner.

Je suis-t-en garnison à Aire-sur la Lys, Nord.

Ce pays est fertile en blé, colzas, pierres calcaires grand commerce de pipes, raffineries nombreuses, théâtres, musée, birbilliothèque, corps de pompiers magnifiquement organisé, et cætera, et cætera, toutes les douceurs de la vie en fin !—Cependant, ne m'écrivez pas là parce que je n'y suis plus étant parti avec deux compagnies du dépôt.

Ne m'écrivez pas non plus à Saint Omer, Artois, parce que j'y suis,—mais que je n'y serai plus dans une heure et demie, deux heures moins le quart environ, ne m'écrivez que quand je vous aurai écrit d'où que je serai—quoique je ne sache pas du tout où que tous aimons.

Quand à la pièce de huit francs que je vous demande—je vous le répète ne vous gênez pas, vous en avez peut-être plus besoin que moi—aussi dites à mon frère qui me l'envoye, sans se gêner,—ou bien en se gênant.

Adieu chers parents, agréez l'adolescence de mes sensations perpétuelles et de mes salubrités respectives. Votre fils pour la vie,

JOSEPH BRIDET,

Fusilier au 73e régiment d'infanterie, 3e bataillon, 6e compagnie.

Poste aux scriptions.

Toutes réflexions faites—si mon frère ne pouvait pas m'envoyer la pièce de dix francs, envoyez la moi vous même—ça m'est égal pourvu que j'aie.

REPONSE

A monsieur, monsieur mon fils fusillé au 73me régiment d'infanterie de la ligne, 3me bataillon, 6me compagnie à St-Omer Artois, d'où c'qu'il est parti, avant z'hier pour l'y faire parvenir ous c'qu'y s'ra si y est à la reception de la présente.

Mon cher enfant,

Je mets verbalement la plume à la main de Jacqueline ta promise qui t'écris pour moi en lieu de ta mère à seule fin de te faire sceavoir que tes deux mots de billet nous sont zarrivés à bon port, rapport à la pièce de 10 francs qui t'est si nécessaire.

En te remerciant pas moins de tes escrupules ça ne me gênerait pas du tout de t'envoyer cette pièce de 8 francs sans me gêner, mais à c'theure, même en me gênant ça me serait difficile vu que nous avon-t-acheté une vâche l'aut'mois qui nous a coûté les yeux de la tête.

Ta tante Greluchet me les aurait bien avancés, la pauv'femme, mais all'les a pas ; ton frère il est zu, mais il lui font besoin. Nous nous sont donc tertous cautérisés pour pa-faire la pièce de 6 francs que je t'envoye sur ta demande.

Y a du nouveau chez nous.—L'garde champêtre s'est fi-lu en ribotte à d'matin : on l'a trouvé dans un fossé ronflant comme un ogre d'église qu'avait perdu son sabre et sa coquarde ; si quelque fois que t'étais en position de lui envoyer un vieux sabre qui ne pourrait plus servir à rien de rien, tu lui ferais plaisir d'y en faire présent par la poste sans que ça toi coûte.—

Jacqueline t'aime tant qu'il en est idiote ; mais al est jalouse à faire frémir et te recommande bien de ne pas faire le jeune homme avec la pièce de 4 francs dont que nous sommes convenus.

Pour ce qui est de notre santé, al est bonne. Il n'y a que la vâche qu'est pas à son article depuis qu'al a vêlé, ta mère pareillement, le vétérinaire lui a tiré deux fois du sang, la pauv'bête elle est si changée, si changée que tu ne la reconnaîtrais pas quoique tu l'aye jamais vue.—

Il y a encore moi qui bratille tout mon sanol d'une dent de sagesse qui me pousse sur le devant—à part ça, nous nous portons tous bien, la poule noire est après couver et je désire que la présente te trouve de même.

Faut que t'aye fait quelquebêtisse pour être déjà fusillé, l'maître d'école dit comme ça que c'est la plus grave des punitions.

Continue, mon cher enfant, à t'entretenir dans les bonnes indispositions d'un bon fils envers tes peres et meres auxquels se joint Jaqueline et la vieille mere Saindoux, ta nourrice pour la vie.

JEAN NÉPOMUCÈNE IGNACE BRIDET.

Cultivateux à Aubeterre (Charente).

Comme finissement ta mère t'envoye à mon insuite la pièce de 40 sous que tu demandes, mais, toute réflexion faite, elle croit qu'al fera mieux de la garder pour ne pas te conduire en dépenses.

Histoire de Jarro,

CANARD SAUVAGE.

La Suède vient de fêter le cinquantenaire de son conteur national, et ce conteur est une femme, Mme Salma Lagerlof, qui a acquis une popularité extraordinaire dans les pays scandinaves. Quand elle commença à écrire, ce n'était qu'une pauvre petite institutrice de village. Voici un de ses récits, extrêmement simples, mais qui ont toujours un fond de poésie dans leur fable. Celui-ci exprime la détresse qu'éprouve un cœur confiant quand il a été trompé.

Au temps où Nils Holgersson cheminait par les airs avec les oies sauvages, il y avait sur le Tokern un canard sauvage qui s'appelait Jarro. Il n'avait encore vécu qu'un été, un automne et un hiver. Il était nouvellement arrivé du nord de l'Afrique et il avait atteint le Tokern de si bonne heure que la glace séjournait encore sur le lac.

Un soir qu'avec quelques autres jeunes canards, il s'amusait à voler sur le lac, un chasseur leur envoya quelques coups de fusil et Jarro fut atteint à la poitrine. Il crut qu'il allait mourir, mais pour ne pas tomber au pouvoir de celui qui l'avait blessé, il continua à voler aussi longtemps qu'il put. Quand les forces lui manquèrent, il n'était plus au-dessus du Tokern. Son vol l'avait porté à une petite distance dans les terres, et il tomba devant la porte d'un des grands " gords " paysans qui s'élèvent sur les rives du Tokern.

Un instant après, un jeune valet vint à passer dans la cour, aperçut Jarro et le ramassa. Et Jarro, qui ne demandait que de pouvoir mourir en paix, rassemblant ses dernières forces, mordit cruellement le valet au doigt pour qu'il le lâchât.

Jarro ne réussit pas à se rendre libre ; mais son attaque eut cela de bon qu'elle prouva qu'il n'était pas mort. Le valet le porta à sa maîtresse, qui était une jeune femme au visage doux. Elle prit Jarro, le caressa et essuya le sang qui suintait à travers le duvet du cou. Elle l'examina attentivement et quand elle vit combien il était joli avec sa tête d'un vert sombre luisant, son collier blanc, son dos d'un brun rouge, et le bleu miroir de ses ailes, elle pensa que ce serait dommage qu'il fût mort. Et elle arrangea vite une corbeille, et l'y mit coucher.

Jarro guérit, et une société d'amis s'établit dans le coin du poêle, entre Jarro, canard sauvage, César, le grand chien de chasse qui jadis lui faisait si grand'peur, la chatte Klorina et Per Ola, le petit garçon de la maison. Celui-ci vient causer avec Jarro de longues heures, pendant qu'il est encore dans sa corbeille, et lui raconte d'interminables histoires. " Jarro a remarqué que les hommes et les chiens ont de grands yeux calmes, dans lesquels il fait bon regarder " La seule dont il n'aime pas rencontrer le regard est la chatte Klorina. Elle le taquine toujours, parce qu'il aime les hommes.

—Tu crois qu'ils font cas de toi, parce que tu les aimes ? dit-elle. Attends que tu sois devenu un peu gras. Il te tordront le cou. Je les connais, moi.

Jarro possède un cœur honnête et dévoué, comme tous les oiseaux, et sa tristesse est inexprimable, quand il entend parler ainsi. Mais il est sûr que la maîtresse et l'enfant le chérissent autant qu'il les aime lui même.

Un jour, Klorina lui a dit que les hommes voulaient dessécher le Tokern. Quand Jarro a entendu cela, il s'est mis si fort en colère qu'il sifflait comme une couleuvre.

— Tu ne veux que m'irriter contre les hommes! cria-t-il. Je ne crois pas qu'ils aient le cœur de faire une chose semblable. Ils savent bien que le lac Tokern est la propriété des canards sauvages. Pourquoi voudraient-ils rendre tant d'oiseaux malheureux, et sans asile?

Un matin, de bonne heure, la fermière posa sur Jarro un filet qui l'empêchait de se servir de ses ailes, et le remit au même valet qui l'avait trouvé dans la cour. Le valet le mit sous son bras et se dirigea vers le Tokern avec lui.

La glace avait fondu, pendant que Jarro était malade. Les vieux roseaux desséchés de l'an dernier couvraient encore les rives et les îlots ; mais toutes les plantes aquatiques avaient commencé à pousser des rejets dans la profondeur et les pointes vertes atteignaient déjà le niveau de l'eau. Et maintenant presque tous les oiseaux migrateurs étaient revenus. Les grèbes glissaient alentour avec un nouveau collier de plumes au cou et les bécassines étaient en train d'arracher des brins d'herbe pour leurs nids.

Le valet descendit dans un bateau, posa Jarro au fond, et commença à s'avancer sur le lac. Puis se dirigeant vers un des petits îlots vaseux, entourés de roseaux, il sortit du bateau, fit un grand tas de roseaux secs et se plaça derrière. Jarro, le filet sur les ailes, attaché au bateau par une longue corde, fut laissé libre d'errer à l'entour.

Tout à coup, Jarro aperçut quelques uns des jeunes canards sauvages, en compagnie desquels il avait autrefois rayé l'espace au-dessus du lac.

Ils étaient loin, mais Jarro les appela avec deux ou trois cris perçants. Ils répondirent et un grand et bel essaim s'approcha. Avant qu'ils fussent arrivés, Jarro commençait à leur raconter comment il avait été miraculeusement sauvé, et combien les hommes étaient bons. En même temps, deux coups de fusil partirent derrière lui. Trois canards tombèrent morts parmi les roseaux et César plongea pour les ramasser.

Alors Jarro comprit. Les hommes l'avaient sauvé, afin de s'en servir comme appeau. Et cela leur avait réussi. Trois canards sauvages étaient morts à cause de lui. Il aurait voulu mourir de honte. Il lui semblait que son ami César le regardait avec mépris et quand ils rentrèrent à la maison, il n'osa pas aller se coucher près de lui pour dormir.

Le lendemain matin, Jarro fut conduit de nouveau au même endroit. Cette fois aussi, il aperçut quelques canards. Mais quand il vit qu'ils volaient vers lui, il leur cria: " Fuyez ! fuyez ! Prenez garde ! Un chasseur est caché derrière les roseaux. Je ne suis qu'un appeau."

Jarro avait à peine le temps de goûter un brin d'herbe, tant il était absorbé dans sa garde. Il criait son avertissement, aussitôt qu'un oiseau approchait. Il prévenait même les grèbes, bien qu'il les détestât, parce qu'elles chassent les canards de leurs meilleures cachettes. Et grâce à Jarro, le valet dut rentrer sans avoir tiré un seul coup.

Mais Jarro ne se plaisait plus dans la prison. Il était profondément malheureux. Son cœur souffrait à la pensée que les hommes ne l'avaient jamais aimé.

L'ESPRIT DES AUTRES

Fin d'année.

Devant la vitrine d'un joaillier:

—Regardez donc, chère amie, quels superbes pendants, là-bas, tout au fond !

—Des pendants, mon ami!.... Je suis tout oreilles!....

Coquille faite par un typographe, probablement sous l'impression que lui a produite l'exécution des quatre bandits de Béthune :

—Hier, la Chambre a renouvelé son...."b..carrosse"!